

L'érotisme de Houellebecq au cinéma

Une interview de **Simone P. Barillari**
Rome 31 janvier 2002

Michel ne parlera pas de l'Islam et Michel Houellebecq ne parlera pas de sexe. Michel Houellebecq a fait ses débuts dans la mise en scène, avec un court métrage intitulé « La rivière » (présenté pour la première fois en Italie à la Casa delle Letterature), et dans lequel il semble avoir donné corps et gestes à l'érotisme glacé des Particules élémentaires, en imaginant une planète sur laquelle le principe de masculinité s'est éteint, et où la féminité a réussi à le remplacer. Après les polémiques enflammées et les graves querelles judiciaires qui ont accompagné le succès continental de Plateforme, tout en l'écartant de la liste pour le Prix Goncourt, Michel Houellebecq parle aujourd'hui de cinéma.

- J'ai tourné ce film à la demande de Canal+ qui sponsorisait une série de courts métrages pour la télévision sur le thème « L'érotisme vu par des écrivains ». Cela pour dire que l'idée ne m'en serait pas venue autrement, mais je suis content de l'avoir fait. J'ai accepté tout de suite, et j'aimerais bien continuer.

- Comment le film est-il né ?

- La seule idée que j'avais était de tourner en Dordogne, une région à l'est de Bordeaux. J'ai écrit le scénario après avoir été sur place et pris des photos.

- L'atmosphère du film semble d'une certaine façon reliée aux thèmes des Particules élémentaires.

- Oui, c'est vrai, il y a des points communs. Surtout dans le texte. Mais au début l'inspiration m'est venue en regardant des arbres. Je regardais des arbres alignés, dans un petit bois. Il m'est venu à l'esprit qu'au-dessous de chaque arbre, il y avait un homme mort.

- C'est également un thème lié à la mythologie celtique.

- En vérité, l'idée m'est venue comme ça, sans effort. C'est seulement plus tard que je me suis rendu compte que dans le nord de l'Europe, il y avait ce genre de croyances. En Islande, par exemple, il n'y a presque pas d'arbres. Les arbres, là-bas, sont quelque chose de très précieux, et dans les cimetières, on plante souvent un arbre à l'endroit où un cadavre est enterré. C'est la meilleure chose que l'on puisse imaginer pour un mort : nourrir un arbre.

- Et dans le film ?

- Je crois que le fait de savoir qu'il y a des corps d'hommes morts sous les arbres apporte un côté très érotique, même si les hommes ont disparu du monde. C'est bizarre, je sais. De plus, la Dordogne est un paysage extrêmement féminin, un paysage où l'on imagine facilement des femmes.

- Pourquoi la Dordogne ?

- C'est un souvenir qui vient de mon enfance. J'y suis repassé il y a quelque temps, et j'ai pensé que c'était vraiment un paysage érotique. Une terre féminine.

- Qu'est-ce qui fait qu'un paysage est érotique ?

- Les reliefs. Ils doivent être moelleux, sinueux, adoucis. Et l'eau, aussi, la présence de fleuves lents. Et aussi la présence de bosquets touffus.

- Qu'est-ce qui vous fascine dans l'expression cinématographique, par rapport à l'écriture ?

- Le concept de cadrage. La technique du cadrage est ce qui m'a le plus passionné. Cela a été pour moi quelque chose de vraiment nouveau. J'ai beaucoup aimé penser et réaliser les cadrages. Pour le reste, c'est beaucoup plus difficile de diriger un acteur qu'un personnage littéraire.

- Est-ce que vous avez fait vous-même le casting ?

- Oui

- Comment cela s'est-il passé ?

- J'ai eu beaucoup de mal. On m'avait dit, mais je n'ai pas pris la peine de vérifier, que la plupart des actrices professionnelles n'accepteraient pas. J'ai fait faire des bouts d'essai à des actrices pornos, et toutes m'ont paru incapables. Finalement, j'ai été obligé de chercher des dilettantes.

- Vous en avez vu beaucoup ?

- Oui. Je ne savais pas décrire de façon précise le physique que je souhaitais, j'ai donc mis pas mal de temps. Dans l'idéal, j'aurais voulu prendre des filles qui aient des couleurs de peau différentes les unes des autres. J'aurais voulu aussi des métisses, et puis il n'y en a pas eu. C'était parce que je pensais tourner sur un fond de forêt dense, au moment où les tons de vert glissent vers le jaune.

- Est-ce que vous allez souvent au cinéma ?

- Pas vraiment.

- Quels sont les metteurs en scène que vous aimez particulièrement ?

- Pendant longtemps, j'ai aimé David Lynch, maintenant il commence à me fatiguer. Le dernier film de lui qui m'ait plu vraiment était « Fire, walk with me », le film inspiré de Twin Peaks.
- Qu'est-ce que vous admirez chez Lynch ?
- Entre autres, son utilisation de la bande son, une utilisation très complexe par rapport aux images.
- Je crois que c'est un Italien, Angelo Badalamenti qui s'est occupé des musiques de Lynch.
- Oui, c'est bien lui, c'est un musicien très compétent.
- A part la bande son, qu'aimez-vous chez Lynch ?
- Sa façon originale de cadrer. Et c'est un des rares metteurs en scènes à ma connaissance qui sache bien utiliser la superposition dans la photo dans ses films. Au début de Eraserhead, par exemple.
- A côté du cinéma d'auteur, la France est le pays européen qui développe le plus une industrie du grandiose de type hollywoodien, de Besson au cycle de Astérix et Obélix. Et malgré cela, la France se défend d'être contaminée par la culture américaine.
- C'est peut-être justement pour répondre à Hollywood que nous avons fabriqué chez nous du « Colossal ». Je suis d'accord avec ces grandes machines à spectacle, pourtant, je ne supporte pas Luc Besson. Ce n'est pas son imitation des films américains qui m'ennuie. C'est que ses films paraissent vraiment destinés à un public entre 13 et 16 ans.
- Et pas les grandes productions américaines ?
- En général, elles ont davantage de contenu. Mais pas beaucoup plus, c'est vrai. Parfois, elles parviennent à nous faire redécouvrir des morceaux d'enfance.
- Vous avez vu « Le Seigneur des anneaux » ?
- Non. Mais il faut bien reconnaître, même si c'est triste, qu'au cinéma, les moyens se voient. Quand on voit un film américain, on sent qu'ils ont pu choisir un à un tous les éléments de l'histoire et qu'ils ont pris les meilleurs. Objectivement, il y a toujours quelque chose en plus qui fait que l'on voit la différence. Dans mon court métrage par exemple, j'ai essayé de contourner cette difficulté en tournant tout en extérieur. Tourner en extérieur est la seule façon d'obtenir des images somptueuses avec peu d'argent.
- Pourquoi faut-il toujours des images somptueuses ?
- C'est la télévision qui a contraint le cinéma au somptueux. Le spectateur ne paierait pas son billet d'entrée pour des images qu'il peut avoir, confortablement installé chez lui.
- Ne pensez-vous pas qu'il y a des films construits comme expériences de technologie, comme une sorte de financement collectif pour une recherche scientifique ?
- Oui, et je suis content que ces gros jouets merveilleusement technologiques existent.
- Le résultat, c'est qu'il est sans doute plus difficile, de ce fait, de produire des chefs-d'œuvre ?
- Je crois, oui. Ce qui est sûr, c'est qu'il y a moins de films mauvais et moins de chefs-d'œuvre. Cela dépend évidemment des grandes maisons de production, qui ont besoin de plaire à un public plus large en prévision des coûts. Un chef-d'œuvre ne peut pas plaire à tout le monde. Et il est de plus en plus rare qu'un chef-d'œuvre soit immédiatement rentable, il faut bien l'admettre.

(Traduit de l'italien par Michelle Levy)